

ABONNEMENTS

LYON

Un an 7 fr.
Six mois 4 »

DÉPARTEMENTS

Un an 9 fr.
Six mois 5 »

ÉTRANGER

Selon les droits de poste

Les abonnements sont reçus à partir du 1^{er} de chaque mois; ils se paient d'avance aux bureaux du journal ou en mandats sur la poste à l'ordre du direct.-gérant. L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et desservis par ces derniers.



LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES.

Bureaux : à Lyon, rue de la Charité, 48.

Dépôts : à LYON, chez les principaux Libraires, et à PARIS, chez LEDOYEN, Libr., au Palais-Royal

DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX, MÉDIUM.

AVIS

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et insérés à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Néanmoins, malgré la mesure ci-dessus, les divers travaux publiés dans *la Vérité*, n'engagent que la responsabilité de l'auteur.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés.

L'ÉGLISE NOUVELLE.

(2^e article. — Voir le dernier N°)

On nous arrête dès l'abord et on nous dit : « La question est irrévocablement décidée; il est prouvé en effet que l'Eglise catholique est perpétuelle d'après les promesses du Christ, et de plus qu'elle a le privilège de l'infailibilité; donc c'est folie que de rêver une Eglise nouvelle ou seulement transformée. »

Sur quoi repose cette prétention de perpétuité? sur les paroles du Christ mal interprétées, qu'il serait avec son Eglise (c'est-à-dire avec les bons et les élus de chaque siècle) jusqu'à la consommation finale, et que les portes de l'enfer ne prévaudraient pas contre elle (ce qui signifiait qu'il serait toujours le chef et l'éducateur de notre humanité, et que le bien vaincrait définitivement le mal). Joseph de Maistre a déjà, ainsi que nous l'avons vu, fait justice de ce texte par lequel on voulait interdire une révélation nouvelle.

On conçoit que les promesses du Christ sont adressées à sa véritable Eglise, à savoir les successeurs inspirés de son Esprit, qui ont bien pu se trouver dans les rangs de l'Eglise chrétienne primitive, mais qui pouvaient être et devaient être pris hors de son sein, lorsque cette Eglise plus tard oublia les préceptes de son divin Maître et les viola formellement, comme nous aurons à le faire voir ultérieurement.

Il y a d'abord une remarque à faire, c'est que les mêmes promesses avaient été faites par *Jehovah* à la Synagogue des juifs, ce qui ne l'a pas empêché d'être rejetée et remplacée au temps du Christ par une Eglise nouvelle.

Ainsi l'ancienne Eglise des juifs, le premier temple, avait reçu de *Jehovah* l'assurance suivante : « *Et sponsabo te mihi in sempiternum, et je t'épouserai pour l'éternité* (Osée, 2, v. 19), » parole véritable, mais qui ne s'appliquait qu'au corps de l'Eglise et non aux Pharisiens, aux princes des prêtres, et aux vendeurs de la Synagogue balayés par le Christ envoyé du Très-Haut. Cette Synagogue rêvait follement l'éternité pour ses fornications et ses adultères, pour ses projets d'ambition et de royauté temporelles, et cependant elle a été ignominieusement rejetée. Elle avait

ses prophètes et elle ne les comprenait pas, elle entendait saint Jean-Baptiste revêtu de la force d'Elie qui criait dans le désert, annonçant la venue du Messie, et elle le mettait à mort par un de ses rois. Elle fut visitée par le Christ missionnaire direct de *Jehovah*, et elle ne crut pas en lui, le grand réformateur, quoiqu'il fût prédit par Moïse, par Isaïe, Jérémie, Daniel : malgré sa sublime morale, ses œuvres divines, par lesquelles il accomplissait les prédictions sacrées, elle le crucifia entre deux larrons. La synagogue fut dispersée, son pouvoir lui fut enlevé et transféré à l'Eglise chrétienne, qui s'assimila cependant un noyau fidèle de juifs adhérents au nouveau mouvement de Dieu.

Les promesses que nous avons vues dans la bouche d'Osée à l'Eglise juive, furent aussi renouvelées solennellement par le Christ à son Eglise future : *Les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.*

Si l'expression est différente, le sens est le même et les individualités composant aujourd'hui l'Eglise chrétienne n'ont pas à en exciper plus que les juifs de l'ancienne Synagogue. Il y a même dans ce rapprochement une évidence et une clarté manifestes. Puisque nous savons par la tradition juive que le second temple doit être remplacé par un troisième, cette fois construit et façonné spirituellement dans les cieux (voir le capital article, *le troisième Temple*, n° 14, 2^e année); puisque nous savons par le Christ confirmant Joël que l'Esprit de vérité doit venir (avènement dont le fait restreint de la Pentecôte n'a été que la figure, les apôtres représentant symboliquement l'humanité de Dieu); puisque nous savons par l'Apocalypse de saint Jean que la Jérusalem nouvelle descendra spirituellement des cieux, et que tout s'harmonise et concorde merveilleusement dans ces admirables prophéties; puisque nous savons, d'autre part, qu'aux jours de l'avènement de l'Esprit, beaucoup de juifs seront convertis au Christ, et remplacés à leur tour par des chrétiens endurcis, qui seront temporairement maudits et réprouvés, loin de la terre devenue un heureux séjour : puisque nous connaissons tout cela, nous possédons le véritable sens des promesses, s'appliquant au corps générique et unitaire de la vraie Eglise, et non point à ses membres qui peuvent être individuellement gangrenés.

L'ont-ils été véritablement? Ont-ils failli à la première vertu du chrétien, la charité? C'est ce que nous examinerons par la suite; mais avant nous devons encore nous expliquer sur d'autres textes que le fanatisme revendique en sa faveur.

S. Paul ayant écrit que le Fils de Dieu est la tête de l'Eglise, son corps (1), on n'a pas craint de citer ces vagues paroles comme désignant le miraculeux privilège de l'infailibilité: conjecture non seulement frivole, mais déraisonnable. Car l'auteur explique ainsi sa pensée: « Le mari est la tête de l'épouse, comme le Christ est la tête de l'Eglise (2). » Assurément le mariage ne dote pas l'esprit de la femme des qualités intellectuelles de son époux. De même donc l'honneur qu'a l'Eglise d'être le corps mystique du Christ n'est point une raison de penser qu'elle possède la sagesse de ce Docteur divin.

D'autres paroles de S. Paul confondent encore l'allégation dont il s'agit. S'adressant aux simples chrétiens, il emploie de nouveau son expression figurée: « Vous êtes, leur dit-il, le corps du Christ (3). » Conséquemment si, parce que l'Eglise fut ainsi qualifiée par l'apôtre, il fallait la croire infailible, la chrétienté aussi devrait être réputée telle; le même titre lui étant donné par le même écrivain.

Avec des termes semblablement métaphoriques, S. Paul a dit encore, dans une lettre où il instruisait un évêque: « Je vous écris ceci..., afin que vous sachiez comment il faut se conduire dans une maison de Dieu, qui est une Eglise du Dieu vivant, une colonne et un appui de la vérité (4). » De ce passage, comme de celui que nous venons d'expliquer, la superstition abuse misérablement. D'abord, s'écartant de la signification précise du texte, elle traduit ainsi: « La maison de Dieu est l'Eglise du Dieu vivant, la colonne et l'appui de la vérité. » Puis elle conclut de là l'insigne privilège de l'infailibilité.

Mais, en laissant même la superstition changer ainsi le sens original, est-il permis d'inférer de paroles si communes une conséquence si extraordinaire? Quoi! parce que un auteur aurait appelé l'Eglise colonne et appui de la vérité, il faudrait la croire infailible! Apparemment on oublie, en avançant cette prétention, que les titres figurés dont on semble ravi sont d'un usage immémorial et vulgaire; que des milliers de personnes, tant payennes que chrétiennes, en ont été qualifiées, et que jamais ils n'eurent le sens outré qu'on veut y attacher ici.

PHILALÉTHÈS.

(La suite au prochain numéro.)

LES PRÉCURSEURS DU SPIRITISME

SAINT-MARTIN.

(4^e article. — Voir le dernier numéro.)

Voici quelles sont à cet égard les raisons du théosophe: *L'astral*, selon lui, est, ainsi que nous l'avons dit, le monde mauvais et ténébreux; et qu'entend-il par *l'astral*? La terre et son tour-

billon inférieur de globes dégradés, plus ou moins adonnés au mal, et la terre ou son tourbillon fournissent la grande majorité des Esprits qui se communiquent. Qu'y a-t-il donc d'étonnant à ce qu'il se défie souverainement des manifestations *sensibles et physiques*, obtenues dans l'école de Martinez Pasqualis, et dans les autres sectes d'illuminés? Parmi ces Esprits il y en a d'étrangers à la terre, mais du même ordre, c'est-à-dire pervers et infimes, non régénérés. On ne peut placer en eux sa confiance. Quant aux morts qui nous ont précédés, on ne saurait, sauf de rares exceptions, avoir une foi sans réserve dans leurs manifestations; car ils sont venus ici-bas *habillés d'astral*, c'est-à-dire pour des épreuves et des expiations, et, à part ceux qui en ont héroïquement triomphé, après leur transformation, ils ont encore emporté *trop d'astral*.

Saint-Martin, d'accord avec son maître Martinez Pasqualis, divise les habitants de notre planète en *majeurs et mineurs, en aînés et cadets*. Les majeurs et les aînés sont des membres d'humanité supérieures, qui ont consenti par amour et par dévouement à prendre un corps dans notre séjour infime, pour y remplir des missions d'enseignement ou de charité; mais ils sont en très petit nombre, et ce sont les grands hommes de l'humanité. Le commun des hommes terrestres est composé de *mineurs et de cadets*. Quels résultats peut donc produire le spiritisme de ces Esprits élémentaires? Le mieux qu'on a à en attendre c'est la médiocrité, mais souvent la perversité, sans compter le danger des possessions et des obsessions.

Il est vrai que Saint-Martin vivait au siècle précédent, que le monde spirituel a dû s'améliorer depuis; amélioration certaine, si nous considérons que Dieu a permis formellement aux Esprits de toute espèce de se manifester à nous vers 1850, dans toutes les parties du globe; les a reçus en quelque sorte comme auxiliaires à ses desseins éternels sur nous, tout en respectant le libre arbitre des pervers paralysé seulement par l'influence des bons. Philaléthès a fait ressortir dans plusieurs articles de la 4^e année (*Légitimité du spiritisme. — Foi nouvelle*) l'importance de cette permission non plus secrète et obscure comme par le passé, mais générale et universelle. Il a démontré que de là datait une ère nouvelle pour l'humanité; mais il faut convenir que Saint-Martin, il y a un siècle, n'avait pas tort de recommander sur l'évocation des Esprits ordinaires les plus grandes réserves qui sont encore de mise aujourd'hui, et qu'Allan Kardec, l'auteur le plus acéré en spiritisme, préconise même de nos jours dans divers passages de ses excellents traités. Il ne faut donc pas trop se hâter de condamner la répugnance de Saint-Martin, et de mépriser ses conseils. Il montre plus de bon sens qu'Eliphas Lévy niant la communication des morts avec les vivants, l'attribuant à des illusions de *la lumière astrale*, ou que son élève Louis Michel qui l'explique par l'intervention des Esprits de la lune, ou des satellites reproduisant en faussaires consommés les traits, les allures, les habitudes, le langage et jusqu'à l'écriture des défunts.

Saint-Martin écrit en effet à Liebisdorf (21^e lettre): « Ne croyez pas que je sois insensible à tout ce que vous me dites sur la convenance harmonieuse des rapports de ce monde (des défunts) avec le nôtre; seulement je vous répète qu'il y a beaucoup de coup d'illusions à craindre. » Dans une des suivantes, il dit: « J'ai connu une jeune ouvrière de 49 ans qui n'avait que son travail pour vivre, et qui a été préservée du mal et des séductions dangereuses de riches désœuvrés, par l'âme de son père défunt, intervenant pour lui donner des conseils, et renforçant l'agent d'en haut. » Saint-Martin entend sans doute par cette expression *l'ange gardien* auquel il croyait. Ainsi il n'a garde de méconnaître, comme quelques sophistes de nos jours, les beautés et les splendeurs de la communion des vivants et

(1) Epistola ad Colossenses, I, 18. — (2) Epistola ad Ephesias, V, 23. — (3) Epistola prima ad Corinth., XII, 27. — (4) Epistola prima ad Timoth., III, 14.

des trépassés. C'est là ce qui constitue la grandeur morale du spiritisme.

Ce qu'il ne rejette aucunement d'ailleurs, c'est la possibilité pour les *purs* de communiquer avec les vertus supérieures, les agents célestes. Comment l'aurait-il nié, puisqu'elle éclate en lui? Il se considère comme favorisé plus particulièrement du ciel. Il se nomme *diviniste*; non-seulement il sert Dieu, mais *il sert à Dieu, c'est un majeur, un aîné* parmi les *mineurs et les cadets*; il est venu ici-bas avec une *dispense*, il n'a presque rien d'*astral* en sa personne, sa mission est d'instruire les autres et de leur *crier Dieu*. Il parle toujours de cette mission en termes élevés et convaincus; maintes fois dans sa correspondance il fait mention de ses *objets*, et par ce terme il comprend les œuvres d'enseignement et d'exemple qu'il accomplit sur la terre.

Après ces explications préliminaires, indispensables pour la suite de ces études, nous allons reproduire *in extenso* une lettre capitale sur les manifestations spirites au XVIII^e siècle; cette lettre, extraite de la correspondance inédite de Saint-Martin, jette une vive lumière sur le spiritisme de l'époque; nous la rapporterons en la faisant suivre des réflexions de M. Matter et de nos observations personnelles. Quoique fort longue, nous n'en retrancherons rien, à cause de son importance dans l'histoire de nos doctrines, et nous l'insérerons textuellement. A. P.

(La suite au prochain numéro).

COMMUNICATIONS D'OUTRE-TOMBE.

HISTOIRE DE LOUIS XI

Dictée par lui-même à Ermance DUEFAUX, alors âgée de 14 ans.

(38^e article. — Voir le dernier numéro.)

CHAPITRE X.

Année 1463 (suite).

Craignant que l'on ne m'accusât d'avoir mis entrave à la paix, je fis assembler dans la chambre des comptes les officiers municipaux et les principaux bourgeois, afin de justifier ma conduite. Morvillien, dans un discours éloquent, leur raconta ce qui s'était passé aux conférences et leur rendit compte des exigences outrées des ennemis. On se sépara, et la ville, qui fut bientôt informée des prétentions des ligués, fut remplie d'une indignation dont je retirai bien des avantages, entr'autres celui de regagner les cœurs d'une multitude de personnes qui m'étaient hostiles auparavant.

Les Bourguignons n'avaient pas abandonné le projet de passer la Seine près du Port-à-l'Anglais. J'y avais envoyé un détachement considérable, sinon pour les empêcher de passer, du moins pour les incommoder. Malgré le feu assez vif que les confédérés essayaient de la part des miens, ils parvinrent à construire un nouveau pont de bateaux. La nuit les ayant surpris au moment où ils allaient tenter le passage, ils le remirent au lendemain. Les royalistes ayant eu connaissance de cette résolution, suivant les ordres que je leur avais donnés d'éviter d'en venir aux mains, firent porter l'artillerie à Paris et se mirent eux-mêmes en route pour s'y rendre, après avoir incendié le boulevard.

Isabelle de Bourbon, seconde femme du comte de Charolais, mourut à Anvers le 26 septembre; elle ne laissa à son mari qu'une fille âgée de huit ans, nommée Marie, dont j'étais le parrain. Cette mort accroissait encore les difficultés de ma position; depuis longtemps le bruit courait que si le comte devenait veuf, il épouserait la princesse Marguerite d'York, sœur du roi Edouard d'Angleterre. Je craignais que, si ce mariage

avait lieu, Edouard, que je savais déjà partisan du comte de Charolais, avec lequel il avait conclu plusieurs traités d'alliance, ne se déclarât ouvertement pour lui.

Ce qui m'affermis dans cette opinion, était une entreprise tentée par le roi d'Angleterre contre Boulogne-sur-Mer, quelque temps auparavant. Le commandant, et un des principaux habitants, devaient mettre le feu à la ville basse par plusieurs endroits, et, tandis que tout le monde se presserait sur le lieu du sinistre, introduire les soldats anglais, qui s'en seraient rendus facilement maîtres. Heureusement pour moi je fus averti de cette conspiration; l'arrestation du commandant et de son complice, qui furent bientôt exécutés, la fit échouer.

Malgré les hostilités, qui avaient recommencé, la Grange-aux-Mercien servait toujours de rendez-vous aux deux partis; ils n'étaient séparés dans ces entrevues que par un fossé qu'il était défendu de passer. Pendant la trêve, chacun de son côté cherchait à attirer les autres dans son parti. Comme la fortune des confédérés paraissait meilleure que la mienne, j'avais toujours le désavantage; il n'y avait pas de jours que dix ou douze de mes gentilshommes ne passassent dans le camp ennemi: on disait, en parlant de ces transfuges, qu'ils avaient sauté le fossé. Cet endroit en retint le nom de Marché.

Chaque jour on faisait des sorties qui n'aboutissaient qu'à faire perdre du monde. Le 19 septembre, les ligués ayant passé la Seine sur le pont du Port-à-l'Anglais, ils attaquèrent Paris par Saint-Marceau, Saint-Victor et les Chartreux; néanmoins, cette attaque n'eut rien de remarquable. Le 20, j'envoyai un détachement de cent chevaux qui fit quelque dommage aux ennemis.

(La suite prochainement).

VARIÉTÉS.

Le *Monde illustré* du 15 décembre 1860 publiait, sous la signature Jules Lecomte, les anecdotes suivantes que nos lecteurs nous sauront gré de relever.

« Il y a quelques semaines, la bellissima baronne Alphonse de Rothschild suivait une chasse en famille, dans les dépendances du château de Ferrières. En retirant un de ses gants de peau de daim, elle laisse glisser de son doigt une bague en diamant qui tombe sur le chemin sans qu'elle s'en aperçoive. Plus tard, en rentrant au château, la perte éclate, et comme le bijou a non-seulement une importante valeur matérielle, mais surtout une grande valeur d'affection, la jeune baronne est désolée. On affiche dans les cours et jardins que 500 fr. seront donnés à quiconque rapportera la bague, et on n'ose guère espérer.

« La nuit s'écoule. Aux premières clartés du jour, la fille d'un des gardes du parc sort du pavillon et se met en marche avec une expression de physionomie étrange. Où va-t-elle? chercher la bague! Quoi, à travers le parc, la forêt, trois ou quatre lieues de parcours par des chemins plus ou moins frayés, des halliers, la fange, les feuilles sèches, les terres détremées de la saison? Oui... C'est insensé, croyez-vous? Mais, je vous le répète, regardez son visage: c'est celui d'une inspirée. Que se passe-t-il? Eh bien, le voici:

« L'événement avait été le sujet de toutes les conversations du soir, sous tous les toits des dépendances du château. La fille du garde avait pris une vive part au chagrin de la jeune baronne, si excellente pour toutes les femmes de Ferrières, et elle n'avait réussi que difficilement à s'endormir tout agitée. Vers la fin de la nuit, elle rêva..., car comment dire autrement? Une figure inconnue, étrange, imposante, lui apparut et lui dit: *Au lever*

du jour, va au carrefour à X..., et sur le grand chemin, au bord du fossé, au pied d'un hêtre, tu trouveras la bague.

« Et la vision évanouie, la jeune fille s'était réveillée dans une indicible émotion : elle avait attendu le petit jour, s'était habillée, et sans rien dire à personne, elle était partie, pleine de foi, pour chercher la bague !

« Une demi-heure après, elle était à au carrefour de, près du fossé, au pied du hêtre... et dans une cavité formée par un petit tas de feuilles rouillées....

« Elle apercevait la bague comme un ver luisant !

« Accourir au château, crier à travers les jardins, les cours, les vestibules : « J'ai la bague ! j'ai la bague ! » demander à voir la baronne Alphonse, tout cela fut un élan, une joie, un transport ! Quelques instants après, la belle jeune femme, dont l'apparition dans la loge de famille à l'Opéra est l'intérêt toujours de la soirée, tenait son cher bijou, et la fille du garde avait une petite dot.

« — Mais comment l'avez-vous retrouvée ? lui demanda-t-on de toutes parts.

« Alors elle raconta ce que je viens d'écrire....

« Qu'ajouter à cela ? il y a *un fait* : la bague perdue dans les bois et retrouvée par une jeune fille qui n'était pas à la chasse ! — on ne saurait sortir de là. Toutes les femmes de la maison Rothschild acceptent très sincèrement le miracle, parce que la noble et pieuse personne qui domine la famille morale, la baronne James, est une âme croyante autant qu'un cœur charitable, en restant un esprit supérieur. Quant aux hommes..., ils ne veulent contrarier personne et se taisent, en réprimant peut-être un sourire. Les gardes, les domestiques du château, un peu jaloux sans doute, font cent contes plus absurdes que ne semble le miracle aux yeux des esprits forts, pour essayer de démontrer comment la jeune fille aurait pu savoir, tout autrement que par une révélation, un rêve, l'endroit où trouver le bijou... Quant au baron James, si on l'interroge, il se borne à répondre finement : « La bague est retrouvée..., c'est le principal..., ne nous occupons pas du reste ! »

« Comme on nous racontait cette histoire (et non pas ce conte) l'autre soir dans un dîner, quelqu'un y offrit un pendant. Mais, placé un peu loin du narrateur, nous n'en avons pu saisir que l'ensemble et non les menus détails. Il s'agissait de la princesse Wichten..., une des plus belles voyageuses que Paris ait reçues. Un jour qu'il pleuvait, que le temps était sombre et triste, la princesse était recluse dans sa chambre à coucher, en proie à la névralgie la plus affolante. Tout à coup, sur un des panneaux de la chambre tendue en damas gris de lin à torsades bleues, elle voit, comme sur le verre blanc d'une lanterne optique, vaguement se dessiner, puis plus vivement s'accuser peu à peu, et arriver enfin au coloris et au relief, non pas du tableau, mais de la nature : un paysage... une forêt..., puis un chasseur arriver..., puis un sanglier..., et la bête atteindre l'homme, le terrasser, lui labourer la poitrine et le ventre de ses défenses, l'ensanglanter...; la foule des chasseurs accourir avec des gestes de désespoir, et la figure principale disparaître cachée dans les groupes, et le sanglier s'élançant de nouveau laissant après lui une traînée de sang...

Elle poussa un cri terrible..., on accourut des chambres voisines :

Là..., là..., voyez ! dit-elle. — mon frère, mon pauvre frère !

Comme naturellement personne ne vit rien sur le panneau indiqué, on essaya de la calmer, de la rassurer...

— Ah ! mon pauvre frère ! — répétait-elle tout en larmes.

On parvint difficilement à lui faire comprendre ou croire que son état nerveux avait amené quelque folle hallucination. Elle guérit, mais resta triste et écrivit lettre sur lettre en Crimée où

était ce frère, grand propriétaire de terres, de forêts, et Nemrod déterminé.

Deux mois après, le prince arrive à Paris et raconte que tel jour (le jour dit !), à telle heure (l'heure dite !), il a été renversé, labouré, presque ouvert, par un sanglier qu'il poursuivait dans ses bois, et le médecin parisien constate des plaies à peine fermées...

Maintenant, tout ce que je puis vous dire, c'est que la princesse Wichten... est connue de toute l'Europe élégante, — et que le narrateur du fait est un homme considérable, son ami, nullement plaisant, et que le rôle de mystificateur indignerait fort.

— Autre. N'y a-t-il pas, d'ailleurs, dans la grande famille des Lesseps, — dont les deux chefs sont aujourd'hui : l'un, ministre plénipotentiaire de première classe et sénateur ; l'autre, l'illustre créateur du canal de Suez — n'y a-t-il pas, disons nous, la merveilleuse histoire, et non légende, de la Pérouse et de Cagliostro ? Rappelons-la en deux mots :

La Pérouse allait partir pour ce fatal voyage autour du monde que Louis XVI ordonna pour occuper les esprits déjà agités par la contagion de la liberté anglaise. Un soir qu'il était chez la duchesse de Polignac, où se trouvait le célèbre thaumaturge, notre marin le pria de lui dire ce qu'il prévoyait de ce grand voyage. Cagliostro se fit donner un verre d'eau claire..., y regarda..., pâlit, et refusa de s'expliquer. L'amiral eut beau insister, le comte résista ; on se sépara. Plus tard, la duchesse de Polignac supplia le futur complice de la comtesse de la Motte de lui révéler ce qu'il semblait redouter, et Cagliostro dit :

« Ils partent cinq cents..., il n'en reviendra qu'un seul..., et ce n'est pas M. de la Pérouse ! »

Le mot fut répété, la plupart en rirent.

Six mois plus tard, arrivait à Versailles le jeune baron de Lesseps, expédié par l'amiral à son passage au port Saint-Pierre et Saint-Paul, au Kamtchatka, et porteur de dépêches pour Sa Majesté. Un an après, la *Boussole* et l'*Astrolabe* s'engloutissaient sur les roches vives de Vanikoro, aux Nouvelles-Hébrides. Pas un marin n'échappait, soit au naufrage, soit au massacre des sauvages, et les quelques débris de cette expédition, recueillis par le commodore Dillon et nos amiraux d'Entrecasteaux et Dumont d'Urville, forment une sorte de cénotaphe au musée naval du Louvre !

(*Le Monde illustré.*)

Voici un souvenir qui nous revient, à propos de la mort du président Lincoln :

Il y a dix-huit mois, Home se trouvait en soirée à Dieppe chez Mme Milner Gibson, femme du ministre du commerce d'Angleterre. Après avoir épouvanté l'assistance par différentes manifestations surnaturelles, Home prédit qu'avant deux ans le président des Etats-Unis, Lincoln mourrait assassiné ; Mme Milner Gibson écrivit sur un carnet cette prédiction et fit signer à tous les assistants ce procès-verbal funèbre.

L'événement vient de donner raison à Home. Les Esprits ne s'étaient pas trompés.

(*Gazette des Etrangers.*)

Un voyage que nous venons tout récemment de faire dans le Midi nous a fourni l'occasion de visiter nos frères de Carcassonne, de Toulouse et de Cahors. Au prochain numéro, le compte-rendu de ce qu'il nous a été donné de voir, ou d'entendre, ainsi que de nos impressions.

E. E.

Pour tous les articles non signés :

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX.